



C. Th. GOSSSEN et al., *Französisches Etymologisches Wörterbuch* von W. V. WARTBURG, 143. Bâle, 1982.

Ce fascicule est l'avant dernier du tome XXIV, lui-même refonte du tome premier. Il en comprend les pp. 481-576 et va d'AMPHIBIOS (fin) à ANHELARE (début).

Ces 96 pages correspondant donc, avec le même format et la même typographie, aux pp. 90-97 de l'ancienne édition : et à voir ainsi *dodécuplé* l'FEW, on devine qu'il apporte bien du nouveau : une grande quantité d'articles inédits (les mots en AMPHI-, par exemple), ainsi que de considérables amplifications pour ceux qui figuraient déjà dans l'ancien tome premier (AMPHORA voyait autrefois son sort réglé en 9 lignes : il lui en faut maintenant 44 ; AMPLUS, de 13 lignes passe à 140, etc.). On ne saurait trop féliciter la vaillante équipe de savants qui, sous la direction de C. Th. Gossen, confectionne le néo-FEW, de n'avoir pas reculé devant la démesure à laquelle vouait une telle entreprise.

Pour ceux qui n'auraient pas eu l'occasion de consulter un fascicule récent, je rappelle que la continuité avec le premier FEW n'est rompue que sur un point, mais d'importance : les articles sont désormais rédigés en français, ce qui nous paraît heureux. Quant à la qualité de ces articles et à la quantité d'information qu'ils rassemblent, elles sont proprement admirables ; et l'on ne dira jamais assez combien une telle réalisation honore et ceux qui la signent, et le Fonds National Suisse de la Recherche Scientifique, et l'imprimeur.

Ne pouvant consacrer à chaque article la place qu'il mérite, je me borne à recopier deux notes de lecture, dont on ne s'étonnera pas de voir qu'elles sont axées sur des préoccupations gasconnes. S.v. AMPULLA, on vérifiera sur d'abondants matériaux la possibilité, trop méconnue, pour a. gasc. -LL- de devenir [l'] et pas seulement [r]. -Sous (k) on pouvait, puisque rien de plus convaincant n'est proposé, conserver l'ancienne hypothèse de von Wartburg, que les formes aspoises en s - agglutinent peut-être

-l'article issu de IPSE. - Note 51) : dans le trigraphe *lhl* qu'utilise Moureau, la *h* n'a sans doute d'autre rôle que de disjoindre *ll* qui autrement, associé à *l'i* qui précède, pourrait être compris [l']. Le plus vraisemblable est donc que *lhl* note une prononciation par *l* géminée, l'équivalent du *ll* catalan.

ANGARIA m'est prétexte à signaler aux dialectologues l'intérêt qu'offrent les répertoires de provincialismes corrigés. Je lis ainsi chez Pascal AVIGNON, *Les locutions vicieuses corrigées* (Toulouse, 1875) «ANGARIER (S'), dites *s'embourber*». S'il s'agit bien d'un méridionalisme, l'acception est assez peu canonique : aurait-elle subi l'influence de gasc. *hanga* 'fange' ?

J.-C. DINGUIRARD

GONON, Marguerite, et al., *Enfance en Forez*. Feurs, 1982.

Une bouffée de nostalgie, à feuilleter cet ouvrage tendre, malicieux et... instructif, ô combien ! Le luxe de sa typographie, le charme «rétro» de son iconographie (beaucoup de cartes postales timbrées de Semeuses) en font une parfaite réussite matérielle. Mais l'intérêt scientifique du volume n'est pas moindre : il s'agit d'une très belle enquête folklorique.

Sous la houlette de la remarquable linguiste et ethnographe qu'est Mlle Gonon, les Etudiants de l'Université Pour Tous du Forez ont témoigné sur leur enfance, de la naissance à l'entrée dans la vie active - une période qui paraîtrait dérisoirement courte aux actuels étudiants de nos Universités ! Les jeux et les maladies (avec leurs remèdes, parfois fort singuliers), les parents et le maître (ou «la sœur noire») d'il y a une ou deux générations défilent devant nos yeux. L'actualité nous avait peut-être fait oublier cette époque, où de tranquilles certitudes familiales épaulaient les admirables certitudes que dispensait l'école. Devenir adulte était l'idéal après lequel soupirait chaque enfant : c'était avant que le désir de rester jeune à tout prix ne s'empare des grandes personnes, et en fasse les choses puériles que nous voyons autour de nous, en une inversion des valeurs établies qui restera la seule révolution de notre siècle... Bref, il s'agit d'un passé tout proche, mais aussi irrémédiablement révolu que l'Age des Cavernes ou la Guerre de Cent Ans. Seulement, quelques uns pouvaient encore dire comment ils ont vécu ce passé : il était légitime de les interroger, il était temps de leur donner la parole. Ils l'ont prise, et comme ils ont bien du talent à témoigner, le vieux lecteur reste sous le charme...

Une belle et bonne idée, en somme, épanouie en un ravissant volume doublé d'un solide document historique, et qui se lit avec agrément.

J.-C. DINGUIRARD

BAYLON, Christian, et Paul FABRE, *Les noms de lieux et de personnes*. Paris, Nathan, 1982, 278 p. Préface de Ch. CAMPROUX.

Clair, précis, et d'une doctrine irréprochable, cet excellent manuel est appelé à rendre aujourd'hui les services qu'en leur temps on attendit des ouvrages de Dauzat. Moins axé sur la seule vulgarisation toutefois, celui-ci

touchera peut-être un public moins débutant, et il convient sans doute de s'en féliciter : Dauzat en définitive aura persuadé trop d'amateurs que l'onomastique réclamait moins de culture linguistique que de talents divinatoires.

Après un historique des travaux d'onomastique, l'ouvrage de Baylon et Fabre examine les couches successives de noms propres puis, de façon originale, ouvre des pistes sémantiques extrêmement suggestives : « Onomastique et géographie humaine », « Onomastique et Société »... A la fin de chaque chapitre - et le procédé me paraît pédagogiquement efficace - figure une lecture : pages extraites de quelque bonne étude classique. Une caractéristique de l'ouvrage est que ses auteurs n'ont pas voulu séparer la toponymie de l'anthroponymie. Méthodologiquement, le procédé est sain ; dans la pratique, l'attelage a dû se révéler malcommode à mener, tant l'anthroponymie marque le pas sur la triomphante toponymie. Autant celle-ci, qui a su se doter d'une méthode propre et de buts nets, apparaît dynamique et vivante, autant celle-là risque de décevoir le lecteur. Je tiens pour ma part, depuis bien longtemps (v. *Via Domitia* XI) que l'anthroponymie française stagnera tant qu'elle ne débordera pas l'étymologie par l'histoire des noms ; tant, surtout, qu'elle ne deviendra pas franchement discipline socio- et ethno-linguistique, débouchant un jour, notamment, sur la symbolique. Voyez *Bernard* (p. 211) : le ramener à ses éléments *bern* 'ours' et *hard* 'fort' est certes indispensable. Mais on n'a rien fait si l'on s'en tient là, car cette étymologie n'a peut-être jamais été perçue, sur notre sol, par aucun de ceux qui ont choisi le prénom *Bernard* : quelle fut cependant la motivation de leur choix, voilà ce qu'il faudrait que l'anthroponymiste arrive à déterminer.

Est-ce dire cependant que la toponymie ne soit pas elle-même grevée de quelques handicaps ? Non, et les auteurs nous le laissent entendre. A vrai dire, on aurait même souhaité plus de brutalité dans leurs commentaires. Ainsi à la p. 53, où l'on regrette un peu de voir se côtoyer le meilleur et... le reste. Le lecteur non prévenu ne risque-t-il pas de croire que la thèse exemplaire d'E. Nègre est la même eau que celle de tel autre ? Et pourquoi, p. 70, ne pas aider le lecteur à critiquer de folles équations ? Je sais : les auteurs avaient ici à rapporter des faits, et c'est un fait que des équations du type * M.N > *Manosque*/*Menton*/*Monaco* ont été avancées. Mais c'est également un fait qu'elles ont suscité de vives critiques, et le lecteur aurait peut-être été heureux de lire la « lettre persanne » de G. Rohlfs, d'autant qu'il s'agit d'un texte rare : « On m'a rappelé très justement le cas d'un philologue français qui dans une thèse fort remarquable (acceptée par une de nos plus vénérables universités de France) aurait découvert un très ingénieux procédé pour expliquer n'importe quel nom géographique obscur, en le ramenant à des bases préindoeuropéennes qui se composent de deux consonnes : *Marseille* < MASSALIA (radical M.S), *Manosque* (radical M.N) (...) Ce système philologique permettra désormais les solutions les plus inattendues, p.e. *Bonn* et *Bône* (radical B.N), *Ispahan* et *Espagne* (radical S.P)... » (G. Rohlfs, *Scienza nuova ou décadence linguistique ?* Tübingen, 1960, p. 4).

Voici quelques menues notes de lecture, simples suggestions pour la seconde édition d'un livre déjà bien proche de la perfection : p. 21, l. 6 Upsala → Upsal, ou Uppsala ; l. 8 Aebisher → Aebischer, et Hubschmid → Hubschmied lorsqu'il s'agit de J.U., dont J. s'est démarqué en ôtant son e (la faute se retrouve ailleurs, p. ex. p. 52). - p. 42, 4.1. est-il bien légitime de mentionner ici l'*Onomastique des troubadours* ? *id.*, l. 4 des savants → de savants. - P. 49, 2.2. dans sa concision la formulation évoque, peut-être

trop, d'anciennes théories sur l'origine du langage - il suffirait ainsi de remplacer «décision administrative» par «volonté divine»... P. 72, 6.3. sur le loup chantant, voir dernièrement les réflexions d'H. Polge, pp. 111 suiv. de *Via Domitia XX-XXI*, - P. 91, 3.1. *Loctora* → *Lactora*. - P. 93, 4.3. une influence ibère justifie mal les faits gascons choisis comme exemples, non tant parce que l'ibère reste obscur que parce que la prothèse vocalique devant *r* (seulement initiale !) et l'évolution de *F* à *h* sont aussi connues du basque, dont le rapport avec l'ibère reste problématique. - P. 110, 7.5. la «valeur magique» attribuée au thème n'est-elle pas bien spéculative ? - P. 125, 7.3. l' - *s* graphique actuelle des formes issues de - ANICUM ne saurait provenir d'ablatifs du XIIe s., bien sûr ; mais pourquoi les scribes n'auraient-ils pas recouru à des ablatifs pour justifier une - *s* sensible ? Par ailleurs le type MONACHU > *morgue* étant attesté dès les premiers documents, est-il bien raisonnable de ne placer qu'après les XIIIe-XIVe siècles l'aboutissement d' - ANICUM à - *argues* ? - P. 142, 10.3. quid de l'influence, naguère donnée pour certaine, des héros de chansons de geste sur le succès de l'anthroponymie d'origine germanique ? - P. 150, 2.1. (1.6) ne seulement que → *ne* que - P. 161 *Tramesaigues* eût été ici à sa place. - P. 171, 5.2. les matronymes sont loin d'avoir partout cette origine purement anecdotique. - P. 174, 6.3. la finale de *Corderoy* n'a guère l'air méridional ; 7.3. *Glowcester* → *Gloucester*. - P. 181, 1.1. si la toponymie est grosso modo fixée dès le XVe s., c'est que le sol est à peu près tout occupé. La montagne toutefois possède encore de nombreux déserts, et aujourd'hui encore on crée des toponymes dans les stations de ski. - P. 187, 4.3. *Ignace* fut-il jamais populaire en français, même avant Fernandel ? - P. 198, 4.1. *Aillières* → *Allières*. - P. 246. La francisation n'est peut-être, en définitive, qu'un problème tout à fait mineur ici : je veux dire qu'on attend de la toponymie bien autre chose que ce refrain un peu usé. - Pp. 256-8, les définitions de quelques *Noms* pourraient être plus précises ; *diplôme* méritait d'être expliqué ; s.v. *Géminée* : donc scindée → mais scindée ; je ne comprends pas la présence d'un article *Mardelle*.

J.-C. DINGUIRARD

MORLET, Marie-Thérèse, et Marianne MULON, *Les Etudes d'Onomastique en France de 1938 à 1970*, Paris, 1981, éd. SELAF, 214 pp.

Mlle M.-Th. Morlet, éminente spécialiste d'anthroponymie (cf. son ouvrage fondamental sur *Les noms de personne sur le territoire de l'ancienne Gaule du VIe au XIIe siècle*), en collaboration avec Mme M. Mulon, qui anime aux Archives Nationales un excellent Centre de Documentation Toponymique, vient de publier sous l'égide de la Société d'études linguistiques et anthropologiques de France (SELAF) une mise au point bibliographique sur les études d'onomastique menées dans notre pays de 1938 à 1970.

Il ne s'agit pas d'une simple liste alphabétique par noms d'auteurs ou d'une sèche énumération chronologique de titres d'ouvrages et d'études parues dans des revues hélas trop dispersées, mais d'un classement analytique de 2131 publications judicieusement réparties sous diverses rubriques clairement articulées aussi bien sur le plan historique et géographique que d'après le sens attribué à tel ou tel toponyme ou anthroponyme. C'est ainsi que pour le Languedoc le chercheur pourra se référer rapidement non seulement à

l'auteur qui l'intéresse, mais encore être complètement informé aussi bien sur la période et la région qui servent de cadre à ses travaux que sur le domaine sémantique particulier de ses investigations.

Bref, un excellent instrument de travail pour linguistes, historiens et archéologues. Dommage qu'à l'*Index des noms d'auteurs* et à la *Table des Matières*, du reste fort détaillée (4 pages) n'ait pas été adjoint un *Index des principaux types de noms étudiés* qui aurait permis d'exploiter plus commodément encore les richesses de ce précieux répertoire.

Soulignons aussi que le guide de Melle Morlet est en partie le complément de l'excellent ouvrage de Mme Mulon, paru en 1977 sous le titre *L'onomastique française : bibliographie des travaux publiés jusqu'en 1960* (Paris, 1977) qui est consacré au recensement de 6917 publications tant françaises qu'étrangères relatives à l'onomastique de la France (avec Index détaillé des anthroponymes et toponymes étudiés), alors que celui de Melle Morlet ne concerne que les publications françaises en matière d'onomastique, sans limitation géographique ni linguistique du domaine de recherche.

Qu'il me soit enfin permis de regretter, sur un plan plus général, que la recherche en matière d'onomastique et plus spécialement en matière de toponymie - discipline complexe qui est au carrefour de la linguistique (connaissance des dialectes locaux), de l'histoire (notamment régionale), de la paléographie (stricte vérification des formes anciennes) et, ne l'oublions pas, de l'archéologie - ne soit pas appuyée en France par une Commission spécifique du CNRS et par un Institut universitaire national. Ces deux institutions indispensables garantiraient une plus grande rigueur scientifique des travaux publiés tout en fournissant aux chercheurs la documentation nécessaire et le soutien critique de personnalités expérimentées.

André SOUTOU

FABRE-VASSAS, Claudine, *Adrienne Soulié, couturière et conteuse à Saint-Couat d'Aude*, coll. Terre d'Aude n° 12, Atelier du Gué éd., Villelongue d'Aude, 1982, 132 p.

Ce petit livre ramassé, illustré de cartes postales fossiles, est riche d'enseignements. Les ethnologues ont découvert depuis des années qu'il ne suffit pas de relever, même scrupuleusement, le seul texte des contes populaires : il est utile, en outre, de connaître l'entourage extra-linguistique dans lequel ils ont été dits. Puis on s'est aperçu que, comme tant d'autres catégories, celle du conte ne représentait guère qu'une commodité que s'offre l'ethnologue, voire une vue de son esprit, et qu'il n'était guère légitime, en conséquence, de privilégier cette catégorie contre le sentiment du conteur.

On saura donc gré à Mme F.-V. d'avoir donné ici, à côté de *Jean de l'Ours*, des *Trois Vérités*, de *Jan le Bèstia* et des randonnées, tout ce que son informatrice appelle des «histoires véridiques», ainsi que ce qu'elle nomme une *nouvelle*, les *Trois Conseils*. Ce récit pourrait ailleurs n'être qu'un conte, et figure comme tel dans des recueils ; il nous paraît important qu'Adrienne Soulié l'ait au contraire mis au rang «des histoires, oui, mais (...) pas des contes». Il faut se féliciter du respect que marque la *nouvelle* génération d'ethnologues (et l'on sait combien l'Aude en est riche !) envers les intentions significatives des informateurs, lesquelles s'éclairent évidemment à mieux

cerner la personnalité de la conteuse. Mme F.-V. a su, au terme d'une enquête biographique qu'on eût jadis réservée aux seuls personnages illustres, faire revivre pour le lecteur la silhouette attachante d'Adrienne Soulié, et l'atmosphère si particulière - si féminine - d'un atelier de couture rural. A plus d'un endroit - ainsi lorsqu'elle souligne l'état de manque auquel est réduit l'enfant élevé dans un village où l'on ne conte pas -, Mme F.-V. laisse paraître son intérêt pour ces autres protagonistes de l'acte de communication conté que sont les auditeurs ; on retiendra aussi, à ce propos, ses fines observations sur le gauchissement et l'effort d'adaptation que s'impose la conteuse devant l'ethnologue.

Tant d'éloges ne vaudraient rien sans de menues critiques. Pourquoi les *Trois Vérités* et les *Trois Conseils* sont-ils seulement en français ? et ce français est-il celui de la conteuse ou celui de l'ethnologue ? ... Un appel, pour finir : à la multiplication des notes explicatives ; les termes techniques notamment, et le français régional doivent être glosés. Je m'en suis convaincu à voir les philologues étrangers peiner sur la mention d'une certaine *Alimentation Claverie* : ils conclurent, et même hélas prouvèrent, que ce ne pouvait être que la ration d'avoine que l'on distribuait aux troupes montées durant la première guerre mondiale...

J.-C. DINGUIRARD

VIGNEAU, Bernard, *Lexique du gascon parlé dans le Bazadais* [1879], p.p. J. BOISGONTIER et J.-B. MARQUETTE, Les Cahiers du Bazadais éd., Bazas, 1982, XVI + 346 p.

A peine F. Pic nous avait-il appris la découverte (ou la redécouverte pour deux d'entre eux, signalés en leur temps par G. Millardet) d'un quarteron de manuscrits intéressant la linguistique gasconne - grammaire et dictionnaires, parfois spécialisés, envoyés à l'Académie de Bordeaux et mis dans ses archives - , que son co-inventeur J. Boisgontier publie avec J.-B. Marquette le premier d'entre eux. Non tout à fait dans sa forme originelle : il a apparemment été amputé (et on le regrette un peu) de son *Supplément* folklorique ainsi que, bien légitimement cette fois, de celles de ses considérations qui présentaient un caractère obsolète ou peu clair. Par ailleurs le texte a été corrigé et complété en plusieurs points par ses éditeurs ; leurs ajouts, toujours signalés typographiquement, nous ont paru toujours pertinents ; les éditeurs ne témoignent pas seulement d'une admirable connaissance des *realia* locales, dans leur souci constant d'éclaircir minutieusement les définitions : ils ont su encore éclairer ces pages austères grâce à des illustrations, surtout photographiques, fort bien choisies.

Qu'au bout d'un siècle cette édition reste intéressante, on s'en convaincra sans mal en comparant l'apport lexicographique de Vigneau à l'énorme compilation exécutée par le regretté S. Palay. Soient les seules pages 51, 128, 221 et 275 du lexique bazadais, les premières qui me tombent sous la main. J'y relève des acceptations inconnues du vieux maître béarnais aux articles *chau*, *chinà* ; *haùè* 1 (acceptation qu'il faut aller chercher dans le *Supplément* au Palay) ; *pacan*, *pachera* 2 et *pachère* ; et en outre, des mots non engrangés par Palay aux articles *aumèc*, *auranère*, *auranè(y)*, *auratge*, *aurulhe*, *aurutge*,

auserou ; chen, chisclat, chisclé, chiscléta, chɔp ; he, hegnayre ; pachirɔt. On conviendra que l'apport du petit dictionnaire de Vigneau se révèle encore plus considérable que ce que l'on attendait d'un dialecte de gasconité lointaine et marginale, j'entends vu du Béarn. Certes on regrette que S. Palay n'ait pas connu et utilisé le lexique de Vigneau ; mais la belle édition que nous en donnent J. Boisgontier et J.-P. Marquette nous est une suffisante compensation. On leur dit merci, et on leur dit encore : car il reste bien de l'alléchant parmi les inédits de gasconologie que conservait l'Académie de Bordeaux ; et nul mieux qu'eux, ils viennent de le montrer, ne saurait nous le révéler.

J.-C. DINGUIRARD

GRISWARD, Joël, *Archéologie de l'épopée médiévale*. Préface de G. Dumézil. Bibliothèque historique, Payot éd., Paris, 1981, 342 p.

Ah, le bon, l'excellent livre ! De l'avoir lu, on se sait plus intelligent : je veux dire qu'il rend intelligible au lecteur plusieurs scènes des *Narbonnais* (en particulier) dont la beauté était réelle mais, jusqu'à M. G., totale l'incohérence. On se souvient ainsi qu'Aymeri de Narbonne, ayant deshérité ses six aînés au profit de leur plus jeune frère, leur attribue en compensation des charges ou des terres, avec ce trait saillant toutefois qu'il n'a aucun droit sur aucune d'entre elles : ainsi la dignité de sénéchal à la cour de Charlemagne, ou même la royauté de Gascogne. S'appuyant sur les travaux de M. Dumézil, M. G. décèle sous ce passage de la chanson de geste, et un Partage du Monde, et les Trois Fonctions dans la répartition des fonctions sociales entre les Aymerides. Tel Yayati l'Indien, le vieux maître de Narbonne organise la terre dans ses divisions ethniques, et la société dans ses divisions fonctionnelles, et ce faisant, il se «conforme à un type très ancien, très vraisemblablement indo-européen».

L'ouvrage entier de M. G. poursuit dans cette voie, avec des bonheurs de découverte tout à fait notables : mentionnons sa réhabilitation si heureuse des *Nerbonesi*, texte tardif, texte étranger, et donc longtemps méprisé des médiévistes, mais qui, M. G. le montre clairement, fait appel à des traditions parfois mieux conservées que celles de nos chansons de geste. Notons encore au passage l'explication, très probablement définitive, que M. G. donne du personnage d'Hernaut le Roux : on a plaisir à voir ainsi légitimé dans son rôle d'Aymeride ce personnage, comique par plus d'un aspect, et qu'on avait donc pu réputer rapporté. Brillants commentaires encore sur le nom d'Aimer le Chétif : non pas le Prisonnier, comme on l'assurait sans preuve, mais quelque chose comme «le misérable», voire «le maudit», il faut en convenir après avoir lu M. G. Etoudissante analyse enfin du caractère de Blancheflor, dont M. G. prouve qu'initialement elle fut la seule fille qu'avait Aymeri, et qu'elle était fonctionnellement vouée à être une fort grande putain, ce dont témoignent plusieurs textes, certes, mais sans que jusque là on ait bien compris quelle nécessité il y avait...

Les reproches qu'on fera à ce livre s'adresseront moins aux brillantes élucidations de M. G., je le crains, qu'à la théorie des trois fonctions et à son auteur : lequel y répond par avance dans la Préface. Pour nous, peut-être aurions-nous souhaité que dans un cycle où Narbonne est conçue comme le centre du monde, fût plus nettement soulignée l'occitanité fondamentale de

plusieurs détails : et le choix nécessaire de la Gascogne pour Beuve ; et le fait que ce dernier, dans sa sagesse, n'accepte de succéder à Yon que sous réserve que « la dame l'oltroye »... Mais à vrai dire, le propos de M. G. n'était pas de reprendre le problème des origines, provençales ou non, de l'épopée. Il était de mettre en lumière des structures trifonctionnelles dans le cycle de Guillaume d'Orange, et son but est parfaitement atteint, grâce à un maître-livre, et qui restera.

J.-C. DINGUIRARD

ALVAREZ-PEREYRE, Franck (éd.), *Ethnolinguistique, contributions théoriques et méthodologiques*, coll. LACITO-documents, SELAF, Paris, 1981, 314 p.

Trois communications concernant l'espace linguistique que s'est choisi *Via Domitia* : J.-C. Dinguirard, « Être ethnolinguistique, en Gascogne, aujourd'hui » présente des travaux relevant de l'ethnolinguistique dans le domaine aquitain ; H. V. Sephiha, « Archaïcité et sacré en judéo-espagnol oranais » expose un fait de conservation, mais limitée aux textes sacrés, d'un état de phonétique obsolète ; Ph. Cahuzac, « Les limites respectives de l'ethnolinguistique et de la sémantique dans le domaine de la dialectologie [suivi de] les modalités d'application des méthodes ethnolinguistiques à une œuvre écrite *savante* » aborde, sous l'angle ethnolinguistique, le problème de la division dialectale de l'Amérique du Sud puis envisage (cela avait rarement été osé !) l'utilisation d'un roman comme source de documentation ethnographique : *Dona Barbara* de R. Gallego, véritable « ethno-roman » selon l'heureuse formule de l'auteur.

Le romaniste aura pourtant beaucoup à apprendre des autres communications : et d'abord du vaste et érudit tour d'horizon intitulé « Deux ethnolinguistiques ? » par lequel J. Fribourg ouvre le volume, ainsi que de l'excellente synthèse par laquelle F. Alvarez-Péreyre le clôt, « Quelques itinéraires de recherche et hypothèse de recherche en ethnolinguistique ». Entre ces deux termes, rien ne nous a paru indifférent, et seul le manque de place nous oblige à ne mentionner que ce qui, égoïstement, nous a paru le plus enrichissant : le travail de l'E.R.A. 246 du C.N.R.S. dirigée par G. Calame-Griaule, « L'ethnolinguistique est-elle une chauve-souris ? », avec le riche développement d'E. Bonvini mis à sa suite ; et encore, l'extraordinairement lucide « Sens caché de l'ethnolinguistique » de M.-P. Ferry.

Que nous pardonnent ceux dont nous n'avons pas cité ici les noms : ce n'est point dédain, car tout est de valeur dans ce beau volume, et tout se situe à un haut niveau scientifique. Un ouvrage qui sera le bienvenu, en somme, et auquel, pour longtemps tout le laisse croire, on fera le plus large appel en l'absence de tout Manuel d'ethnolinguistique. Faut-il l'ajouter ? C'est dans les discussions, souvent vives et passionnées, telles que l'éd. nous les a fidèlement restituées, autant que dans les communications, que l'on découvrira la substantifique moëlle d'une discipline qui se cherche, et le germe des idées qui la feront progresser.

J.-C. DINGUIRARD

on n'ouvre pas
que des
livres ...



... certains trouvent encore le temps d'ouvrir leur quotidien, où la plus futile des rubriques retient parfois leur attention. On nous communique ainsi une coupure de décembre 1982 où, entre tous les Atlas Linguistiques, seuls ceux d'Occitanie se voient dépréciés par un courageux anonyme : les connaisseurs apprécieront.

Nous, qui savons que toute épicerie mérite concurrence à sa mesure, ne nous étonnons pas de voir *Le Monde* emprunter au *Meilleur* les procédés qui ont fait son succès.

*
* *

... on ouvrirait même, à ce qu'on nous assure, la télévision. Valeureux collecteur de proverbes pyrénéens, l'abbé Bernat apparut le 13 mars 1982 sur FR 3 Toulouse et traita du gascon langue-mère.

M. Bernat régala son public d'étymologies comme on n'en fait plus : *Childéric* remonte selon lui à *eth hilh d'arric* (le fils du riche) ; *antenne* est évidemment *a enténer* (à entendre), tandis que de son côté le *scanner* vient de *escanar* (étrangler).

J.-C. DINGUIRARD